

Europe et Amérique, si loin l'une de l'autre

UN ARTICLE DE JOËLLE MESKENS, envoyée permanente PARIS | EDITION DU VENDREDI 4 JUIN 2004

ENTRETIEN **Nom.** Bacharan. **Prénom.** Nicole. **Profession.** Politologue et historienne française, spécialiste de la société américaine et des relations franco-américaines.

Le soixantième anniversaire du Débarquement va-t-il marquer « la » réconciliation entre l'Europe et les Etats-Unis ? Hélas non ! Les graves dissensions apparues avec la guerre d'Irak n'ont pas disparu. Les valeurs partagées de liberté et de démocratie restent très fortes, mais il y a longtemps qu'Européens et Américains – au moins au niveau de leur gouvernement – n'ont pas semblé être aussi loin les uns des autres. La 2e guerre mondiale incarne à la fois le lien le plus fort entre les deux continents et la profondeur de la crise. L'an dernier, un journal américain publiait une photo du cimetière de Colleville avec ce titre : « Les Français ont oublié ». Le jour J, les Américains ont fait un sacrifice humain énorme. J'espère qu'ici nous aurons encore longtemps conscience que, sans eux, notre destin n'aurait pas été le même.

Sacrifice d'autant plus important pour les Etats-Unis que la libération de l'Europe n'était pas leur priorité militaire. Tout à fait. Les Japonais avaient frappé Pearl Harbour, la guerre maritime dans le Pacifique était très dure. Les Américains craignaient une attaque en Californie.

L'Europe est-elle ingrate ? Oui, en tout cas en France où il y a une vraie difficulté à être reconnaissant. En Allemagne, les choses sont plus complexes. Le pays s'est reconstruit démocratiquement grâce à l'Amérique, mais la reconnaissance, réelle pendant des décennies, semble s'émousser parmi les jeunes.

Les Etats-Unis et l'Europe tentent de s'entendre à l'ONU sur une résolution sur l'Irak. Volonté de rapprochement ? Oui, mais, à l'inverse des cérémonies du 6 juin où l'on est dans le symbole, ce rapprochement-là ne fait pas du tout appel au cœur, mais bien à la raison. De part et d'autre, on constate qu'il faut travailler ensemble. Si l'Irak sombre dans le chaos, c'est un désastre pour tout le monde : pour les Irakiens, évidemment, mais aussi pour les Américains et pour toute l'Europe.

Les images de la prison d'Abou Ghraib sont-elles de nature à rompre la communauté de valeurs censée fonder la relation transatlantique ? Réagit-on de la même façon des deux côtés de l'Atlantique ? L'indignation est beaucoup plus vive aux Etats-Unis ! L'Europe a beau jeu de dire : « Ces salauds d'Américains ». Mais, en Amérique, une forte proportion de gens se sentent couverts de honte. Et l'on assiste là-bas à une formidable leçon de démocratie. Je ne connais pas un pays en Europe où une commission parlementaire aurait immédiatement auditionné des ministres en public.

Le ministre de la Défense n'a pas démissionné ! Oui, mais, en France, où 15.000 personnes sont mortes l'été dernier, le ministre de la Santé n'a pas non plus démissionné. Cela dit, l'attitude de Donald Rumsfeld (le secrétaire à la Défense qui a présenté ses excuses mais est resté à son poste) est assez scandaleuse. Cela pose la question de la séparation des pouvoirs aux Etats-Unis : le ministre peut être renvoyé par le président ou démissionner, mais il ne peut être chassé par le Congrès.

La guerre d'Irak a vu s'affronter deux visions différentes du monde : l'unilatéralisme et le multilatéralisme. Ces deux visions sont-elles ancrées dans les deux continents ? Je ne définirais pas les Américains comme unilatéralistes et les Européens comme multilatéralistes. Il s'agit chaque fois de calculs, d'intérêts. Au regard du rapport de forces, on recherche ou non ses alliés. George Bush ne voulait pas aller seul en Irak. Pendant des mois, il a cherché des alliés à l'ONU. Mais on le sent nostalgique d'une Amérique mythique tellement forte qu'elle n'aurait besoin de personne. Quant à l'Europe, est-elle vraiment plus multilatéraliste ? Il n'y a pas de politique étrangère européenne, pas de défense européenne. Se dire multilatéraliste, c'est aussi une manière de chercher à peser davantage dans le jeu international.

Si John Kerry était élu en novembre, les Etats-Unis seraient-ils plus multilatéralistes ? On pourrait attendre de lui une approche de politique internationale différente, avec un ton moins arrogant, plus ouvert. Mais, dans la réalité, on ne voit pas de différence entre ce qu'il propose et ce que fait Bush.

Il est sûr que, quel que soit le prochain président des Etats-Unis, il aura peu de latitude en politique étrangère. On imagine mal qu'il soit capable d'entraîner le Congrès dans une autre intervention militaire. Sa crédibilité serait nulle. C'est d'ailleurs grave pour le reste du monde car une intervention peut un jour s'avérer nécessaire.

L'Europe s'élargit. Comment est-ce perçu aux Etats-Unis ? On dit ici qu'ils ne veulent pas d'un autre grand pôle ? En réalité, l'élargissement est très bien vu. Les Etats-Unis n'ont pas envie d'avoir un bloc qui fasse contrepoids. Or, plus les pays seront nombreux dans l'Union européenne, moins ce contrepoids sera possible. Et les Américains s'appuient aussi sur l'arrivée des pays de l'Est qui savent que, s'ils sont menacés, c'est plutôt du côté de l'Amérique qu'ils pourront attendre de l'aide que du côté de la France ou de l'Allemagne.

L'Otan peut-elle survivre dans sa forme actuelle avec une Europe qui s'élargit ? L'Otan pourra survivre, et même plutôt bien. Tout simplement parce qu'elle connaît un renouveau. L'Alliance est présente en Afghanistan, par exemple. Il n'est pas exclu qu'il y ait une formule Otan en Irak. L'avenir de l'Otan passe par la sortie de son cadre géographique. •